

À propos des niveaux de représentation de l'activité de langage

Sobre os níveis de representação da atividade de linguagem

Jean-Jacques Franckel¹
Université de Paris - Nanterre

♦ **RÉSUMÉ**: Cet article s'intéresse aux trois composantes fondant l'activité de langage développées par A. Culioli : Représentation (le langage comme activité cognitive et symbolique) ; Référenciation (ce dont il s'agit quand est dit ce qui est dit) ; Régulation (l'intercompréhension et ses ratés : comprendre, se comprendre, se faire comprendre) dans leur articulation à d'autres formes d'activités cognitives, mentales, symboliques et sociales. Il examine en particulier des termes qui ont d'un côté le statut et l'acception que leur confère l'analyse linguistique dans la théorie de Culioli et de l'autre un ancrage plus général dans d'autres sciences humaines.

♦ **MOTS-CLÉS**: Énonciation; Représentation; Référenciation; Régulation.

♦ **RESUMO**: Este artigo aborda os três componentes fundadores da atividade de linguagem propostos por A. Culioli: Representação (a linguagem como atividade cognitiva e simbólica); Referenciação (do que se trata quando se diz o que se diz); Regulação (a intercompreensão e seus fracassos: compreender, compreender-se, fazer-se compreender) em sua articulação com outras formas de atividades cognitivas, mentais, simbólicas e sociais. Examina em particular termos que têm, de um lado, o estatuto e a aceção que lhes são conferidos pela análise linguística na teoria de Culioli e, de outro, uma ancoragem mais geral em outras ciências humanas.

♦ **PALAVRAS-CHAVE**: Enunciação; Representação; Referenciação; Regulação.

Introduction

Dans la théorie d'Antoine Culioli le langage est appréhendé comme *activité* se manifestant à travers la diversité des langues, des textes, des types et des registres de discours, des pratiques langagières. En ce sens, le langage n'est pas, dans cette acception, une abstraction (comme l'est l'Homme par rapport aux être humains ou comme le serait une possible conception du langage comme abstraction des langues), il est une activité spécifique à l'espèce humaine qui traverse et que reflètent chaque langue et toutes les langues, et donc en ce sens universelle.

Culioli analyse cette activité à travers trois niveaux (cf. en particulier Culioli 1990 : 21-23) : le niveau 1 est celui d'opérations cognitives qui ne sont accessibles qu'à travers les traces qu'en matérialisent les formes verbales agencées du niveau 2 ; le

¹ Professor da Université de Paris – Nanterre. franckel@linguist.univ-paris-diderot.fr

niveau 3, dont il ne sera pas question ici, est celui des représentations métalinguistiques de ces formes agencées.

Cette activité se déploie sous les « trois R » mis en avant par Culioli (cf. en particulier Culioli & Normand 2005, Culioli 2018 : 63 ; Paillard 2019 : 9 ; De Vogüé 2019 : 14) : *Représentation* (le langage comme activité cognitive et symbolique); *Référenciation* (ce dont il s'agit quand est dit ce qui est dit); *Régulation* (l'intercompréhension et ses ratés : *comprendre, se comprendre, se faire comprendre*).

S'agissant de l'activité de langage, le niveau 1 est envisagé dans le cadre de ses relations au niveau 2, celui des formes verbales agencées, des unités lexicales et grammaticales organisées par une syntaxe (propres à chaque langue) qui en constituent un accès d'un certain ordre. En même temps, l'activité de langage peut être considérée comme une forme parmi d'autres d'activités cognitives (mentales, symboliques, sensori-motrices, sociales). De ce point de vue, les trois niveaux de représentation de l'activité de langage concernent des activités plus larges, dont le langage ne constitue qu'une forme particulière. Les « trois R » ont donc le contenu spécifique que leur confère la théorie de Culioli tout en pouvant se (re)jouer dans d'autres formes d'activité, relevant de phénomènes et de données plus générales enveloppant l'activité de langage.

Cet article vise à analyser le niveau 1 dans ses relations avec le niveau 2 dans le cadre de l'activité de langage, d'une part ; à l'articulation de l'activité de langage et d'autres formes d'activités cognitives, mentales, symboliques et sociales d'autre part.

1. Le niveau 1 à l'articulation entre l'activité de langage et d'autres formes d'activités cognitives.

Dans ce qui suit nous développerons certains aspects des activités que recouvrent ces trois R et tenterons de préciser « l'assise à partir de laquelle nous pouvons rendre compte de phénomènes que nous rencontrons au cours de l'étude de l'activité de langage » (Culioli 2018 : 62). Nous commençons par les présenter brièvement :

1) l'activité de *représentation* : s'agissant du langage, le niveau 1 est présenté par Culioli comme le lieu d'activités cognitives et notamment « de représentations mentales », en tant que telles inaccessibles, si ce n'est par le biais des traces qu'en constituent les formes verbales agencées du niveau 2 ; en même temps, ce mode de représentation se développe en interaction avec d'autres formes de représentations mentales que le langage ;

2) l'activité de *référenciation* : dans le langage, elle peut être définie comme construisant à travers des formes verbales ce à propos de quoi est dit ce qui est dit. De ce point de vue, la référenciation relève d'opérations internes au langage. De façon générale, on peut considérer que cette activité consiste à « situer quelque chose » (cf. Culioli 2018 : 63), ce qui pose la question d'une part du statut de « quelque chose » et d'autre part de ce par rapport à quoi se situe « quelque chose », que l'on peut appréhender avec des termes comme *le monde* (cf. Paillard 2009 et 2021) ou encore *ce qui est le cas*, (formule employée à de nombreuses reprises par Culioli dans ses conférences) ;

3) l'activité de *régulation*. Ce terme peut résonner avec ceux d'*ajustement*, ou encore d'*adaptation*. S'agissant du langage, cette activité est double : elle concerne d'une part les ajustements entre *dire* et *vouloir dire* dans l'encours énonciatif (à l'œuvre en particulier dans les reformulations) ; d'autre part les ajustements entre interlocuteurs dans les fluctuations de l'intercompréhension, ces deux types de régulation étant indissociables s'agissant de l'effort à comprendre, se comprendre, se faire comprendre. Mais cette régulation peut-être appréhendée comme partie intégrante des rapports humains en général dans toutes sortes de comportements qui ne passent pas nécessairement ou pas seulement par le langage (rapports de forces, conflits, coopération, conciliation, intimidation, etc.)

1.1. Le niveau 1 comme lieu de représentations mentales et d'activités cognitives

Nous considérons ici les notions d'*activité cognitive* et de *représentation mentale*. De façon générale, et au-delà (ou en amont) du langage, il n'existe pas de représentations mentales sans *traces* de ces représentations. Ces traces peuvent être matérialisables (comme dans le cas du langage appréhendé à travers les formes verbales) ou non, comme dans les rêves, les « images mentales », ou des formes de langage intérieur qui sont aussi des représentations mentales².

La matérialisation des représentations peut prendre des formes multiples, « s'exprimer » de façons diverses (dessin, émojis, gestuelle, mimiques, danse, regards...). Ces représentations matérialisées peuvent être appréhendées ou décrites comme des « moyens d'expression » (il est courant parler d'« expression corporelle » ou de considérer la peinture, la danse, le mime comme des « moyens d'expression » ou des « formes de pensée »). Cette locution de « moyen d'expression » pose problème dans la mesure où ce qu'exprime cette expression est indissociable du « moyen » en question. De ce point de vue, on peut dire que le langage est une forme de représentation parmi d'autres, avec des propriétés liées à son organisation particulière, aux agencements des formes verbales qui le constituent, dans toute leur diversité à travers les langues et les textes, y compris l'intonation et la prosodie à l'oral. Dans le langage, le sens est déterminé et construit par le matériau verbal qui lui donne corps. Cela signifie que les textes et les unités morfo-lexicales agencées qui les constituent ne sont pas la traduction ou le reflet d'un sens qui leur préexisterait ou qui existerait indépendamment de ce matériau. Ce matériau construit du sens, du sens qui lui est propre, du fait notamment du caractère essentiellement unidimensionnel de ce matériau, qui le distingue par exemple de l'image. Une conséquence importante est que ce qui peut se penser, se représenter, par un système de représentation donné (images, gestes, langage, etc.) ne se représente pas de la même façon, se représente difficilement, ou même peut ne pas se représenter du tout à travers un autre. Par exemple, le vieil adage selon lequel « un bon schéma vaut mieux qu'un long discours » signale que *pour certains référents* (et pour eux seulement), une représentation figurale est mieux adaptée qu'une représentation discursive (par exemple la représentation d'une anatomie ou de la configuration d'une machine, d'un montage, etc.). De même, c'est le geste qui vient

² Cf. sur ce point les notions de langage intérieur et d'endophasie, en particulier Rosenthal 2019 et Bergounioux 2001 et 2006.

suppléer le langage, et non l'inverse, dans un certain nombre de cas, correspondant à ce que l'on pourrait appeler des « trous » du langage. En effet, le langage, tout en permettant dans une certaine mesure, de parler sur notre environnement, de le décrire, de dire ce que l'on fait, ce que l'on voit, se prête très mal à la construction de certaines valeurs référentielles précises. Le langage (nous parlons bien du langage en général et pas de telle langue en particulier) présente des sortes de « points aveugles ». Il ne permet pas de tout dire. Pour prendre un autre exemple, le langage est inadapté à la description du non rigide développé dans trois dimensions, comme par exemple, les activités de tissage, de tricot, de confection des nœuds : on ne peut que difficilement apprendre à faire des nœuds, à faire ses lacets, ou à tricoter avec le seul langage. Les figures à trois dimensions se décrivent bien plus facilement avec un geste, un schéma qu'avec une description verbale (à moins de procéder par analogie: un escalier en colimaçon a un peu la forme d'un ressort, etc.). Or on ne prend conscience de ces phénomènes, de ces lacunes, que si on les met en évidence. On peut donc très bien se passer de dire toute une série de choses et ne pas même s'apercevoir qu'on ne peut pas les dire, ce n'est pas ressenti comme une gêne, cela n'empêche pas le langage de « marcher ». D'où la question : de quoi ne peut-on pas se passer ? Y a-t-il des conditions minimales pour que l'on puisse se comprendre, pour qu'une régulation s'établisse, une intercompréhension pour que la langue puisse dire quelque chose de partageable sur le monde ?

Cela pose en particulier deux questions :

- la question de ce qui peut ou non ou mal entrer dans le domaine du langage (un type « d'indicible »). On ne peut pas dire de ce point de vue que le langage humain est plus puissant que d'autres types de représentation ; on peut dire qu'il est le mieux *adapté* à produire certains types de représentation ;
- la question de savoir ce que seraient des représentations sans langage. Être poulpe, par exemple (dont on a mis en évidence des formes « d'intelligence »). Or l'homme a aussi sa part de poulpe, en tout cas d'animal. Mais l'appréhension du non-langage est occultée par le langage dès lors qu'on tente de le formuler.

Le niveau 1 est donc le lieu de représentations mentales où se jouent différents modes de pensée, d'autres représentations possibles que langagières.

1.2. Le niveau 1 dans l'activité de référenciation

Lorsqu'elle ne met pas en jeu le langage, l'activité de référenciation peut notamment se concevoir comme consistant à attirer l'attention d'autrui sur un événement, sur ce qui surgit ou se présente de remarquable dans l'environnement³. Du point de vue de la référenciation, le niveau 1 est le lieu d'un contact et en même temps d'un hiatus entre le réel (ce qui arrive) et ce que l'on peut en faire ou en dire, hiatus auquel fait écho du point de vue de l'activité de langage celui précédemment évoqué entre le caractère inaccessible du niveau 1 et les accès qu'en élaborent les formes du niveau 2.

³ Sur l'importance de cette activité dans les origines du langage, cf. notamment Gaborieau & Beaud 2016. Cette référence vaut également pour les activités de représentation et de régulation.

Ce à quoi il est fait référence est notamment décrit sous différents termes : *quelque chose, le monde, ce qui est le cas*, ou encore, de façon plus large, *l'état de choses dont il s'agit* à travers l'activité en question. Ici encore, ces termes ont d'un côté le statut que leur confère l'analyse linguistique dans la théorie de Culioli et de l'autre une acception plus générale (qui peut notamment s'inscrire dans le corpus des œuvres philosophiques). Nous commentons de ce point de vue les termes en question.

1.2.1. *Quelque chose*

Quelque chose est un mot (double) qui a donc une matérialité verbale, pouvant désigner une positivité première, ce qui fait que les choses *sont*, ce sur quoi fait fond le fait qu'elles *existent* ou qu'elles *arrivent*, qu'elles sont de l'ordre du réel⁴. L'activité de langage fait entrer cette pure positivité existentielle de quelque chose dans l'ordre du dicible, l'article à ce qui peut en être dit (d'une façon ou d'une autre), constitue *quelque chose* en tant que permettant un accès à ce quelque chose, en en donnant des représentations. Ces représentations de quelque chose ne sont jamais substituables au quelque chose qui les suscite par son existence, elles en sont des *reconstructions*, il suffirait même de dire en fait des *constructions*, qui, en même temps qu'elles captent une partie de ce quelque chose, s'en écartent plus ou moins, mais irréductiblement : elles captent *quelque chose de ce quelque chose*.

Quelque chose est à la fois ce qui est dit et ce qui fait dire.

Deux emplois du verbe *dire* en français peuvent faire écho à cette dualité :

- *Quelque chose me dit que Paul va venir.*

Quelque chose désigne une *impulsion* ou une intuition qui n'a d'autre détermination que son actualisation. Cet énoncé marque que *je dis quelque chose (Paul va venir) du quelque chose qui me le fait dire.*

- *Ce visage me dit quelque chose*

Quelque chose désigne cette fois une *représentation*, déclenchée par l'événement qui consiste à voir ce visage.

L'expression *quelque chose* permet de désigner le hiatus entre le monde et ce qui peut en être dit à travers même ce qu'on en dit⁵. En tant que mot de la langue, cette expression se situe au niveau 2 et peut se comprendre comme un mode de saisie de l'insaisissable « chose en soi » commentée par Kant qui s'ancre dans le niveau 1.

1.2.2. « *Ce qui est le cas* »

Reprenons l'explicitation que propose Culioli de cette expression (Culioli, 2018, p.128) : « Un cas se définit comme un état de choses repéré. Ainsi, [...] être le cas réfère à un certain état de choses dont il est question. En d'autres termes " quelque chose est le cas ", c'est situer quelque chose (une occurrence d'une relation prédicative non encore identifiée) dans un espace référentiel ».

⁴ La célèbre question existentielle : « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » revient à symétriser *quelque chose* et *rien* et à investir *rien* d'une positivité verbale visant à désigner ce qui ne peut en avoir aucune.

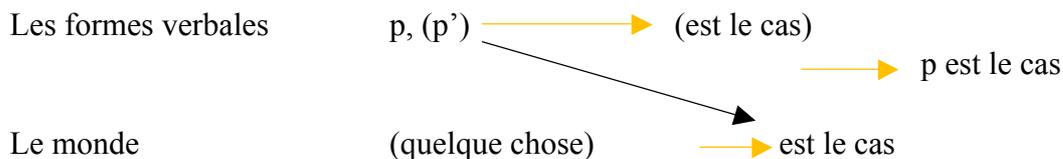
⁵ On peut évoquer la définition que donne Fernando Pessoa de la beauté (*Le Gardeur de troupeaux et les autres poèmes d'Alberto Caero* - Poésies d'Alvaro de Campos, Gallimard) : « La beauté est le nom de quelque chose qui n'existe pas et que je donne aux choses en échange du plaisir qu'elles me donnent ».

Ici encore, cette définition donnée dans le cadre d'une théorie linguistique peut s'articuler à une approche plus large de ce que recouvre le mot *cas* :

- ce *qui est le cas* peut signifier : ce qui est avéré, ce qui se vérifie dans les faits dans le réel ;
- *cas* peut être analysé comme une conjonction singulière et circonstancielle de composantes situationnelles formant un bloc situationnel « découpé », formant un tout. Ainsi, on peut dire de quelqu'un qu'« il est un cas » pour marquer sa particularité, ou parler d'un *cas difficile* .
- *cas* est ce qui se présente au regard d'une représentation ou inversement. Le cas peut se définir comme la rencontre de ce qui se présente et de ce qui se représente dans une configuration particulière. La représentation peut être catégorisante et appréhender ce qui se présente à partir d'une représentation préétablie ; ou se construire à partir de la singularité du cas tel qu'il se présente et tel qu'il est observé.

1.2.3. Le monde

Le « monde » n'est pas un terme directement employé par Culioli. On le trouve cependant associé au schéma de l'assertion, tel que le reprend à plusieurs reprises Paillard (cf. en particulier Paillard, 2021, p.23). Nous reproduisons le schéma de l'assertion présenté par Paillard :



Dans ce schéma on peut considérer que <quelque chose> ou encore <le monde>, souvent noté **Z** s'inscrit dans le niveau 1. Au niveau des formes verbales, la prise en compte de **p'** signifie que *a priori* **p** (la séquence assertée) n'est pas la seule façon possible d'exprimer **Z** ; la mise entre parenthèses de (quelque chose) qui désigne **Z** souligne le fait que **Z** en tant que tel n'a pas de *visibilité* : il renvoie à un état de choses dans toute son indétermination; *p est le cas* signifie que **p** donne une représentation de **Z** à travers les formes qui constituent l'énoncé. Cela correspond à ce que l'on peut entendre par « la valeur référentielle » de l'énoncé (ce que dit l'énoncé à propos de **Z**). Ce schéma montre que **Z** n'est pris en compte qu'à travers ce qu'en dit **p**.

Le monde est encore convoqué par Paillard (*ibidem*) dans son analyse de « vouloir dire » à l'articulation de trois composantes : « vouloir dire des sujets, vouloir dire des mots et vouloir dire du monde ». En plaçant le vouloir dire du monde sur le même plan que le vouloir des mots et des sujets, cette articulation confère au monde une acception qui le spécifie comme composante spécifique de l'activité de langage, dans sa seule relation au niveau 2, c'est-à-dire comme en traitent les formes verbales agencées qui le constituent. Cette articulation marque également que *vouloir dire* ne marque pas nécessairement une intentionnalité du sujet (*dire* n'est pas la pure réalisation d'un vouloir dire qui lui préexisterait), mais relève d'un élan, d'une dynamique propre au niveau 1 sur lesquels nous reviendrons.

D'un autre côté, *le monde* est le nom de plusieurs notions philosophiques majeures (notamment dans les courants de la phénoménologie), qu'il n'entre pas dans notre propos de commenter, si ce n'est pour noter qu'il peut s'inscrire dans l'appréhension du niveau 1 et de l'articulation entre le domaine du non langagier et l'activité énonciative, qui fait du *quelque chose* dont il a été question une positivité appartenant à la fois au monde et à la langue.

De ce point de vue, citons Deleuze 1985 :

« Et puis il y a ceux qui disent « le monde parle », troisième manière de faire commencer le langage. C'est comme si le monde disposait en silence d'un sens muet. Le monde a un sens muet et il appartient au langage de faire lever ce sens, de recueillir ce sens. Le logos est langage qui recueille. Il ne s'agit plus du rassemblement du langage. Il s'agit du langage en tant qu'il rassemble le sens muet du monde. Le langage ou le logos en tant que recueil du sens muet des choses du monde. Vous trouvez ce thème chez Husserl, puis chez Heidegger, qui le développera d'une manière particulière, très particulière, et repris développé de manière très originale par Merleau-Ponty, dans ses œuvres de la fin et notamment dans "Le visible et l'invisible". Si bien que le langage, d'une certaine manière, ne fait que porter à l'explicite, le sens muet qui est déjà dans les choses. Le langage s'adosse au sens muet du monde, il s'adosse à une mutité pleine de sens. Il va être développement du sens du monde, si bien que, à travers le langage, c'est le monde qui parle. Le langage commence à la frontière du monde et des mots. C'est l'idée de Merleau-Ponty. Or ces trois thèmes, par exemple dans un petit texte de Foucault, "L'ordre du discours", ces trois thèmes seront récusés avec une grande violence... violence non, avec une grande force ».

On voit un débat se nouer entre une conception du langage comme « portant à l'explicite le sens muet des choses » ou bien comme *construisant du sens*. « Porter à l'explicite le sens muet des choses » peut faire écho au « vouloir dire du monde » à l'interface du langage et de ce qui l'enveloppe.

Remarquons que les termes précédents (*quelque chose, le monde, ce qui est le cas*) sont purement statiques. Or le monde peut aussi se décrire comme là où les choses arrivent (*advient, se produisent, se présentent*), avec une dynamique événementielle. Le niveau 1 peut alors s'entendre plutôt comme *le réel* (terme non présent chez Culioli), comme ce qui arrive en tant que déclenchant la possibilité des représentations que l'on peut s'efforcer d'en donner (sans jamais l'atteindre). Plus largement, le niveau 1 peut se définir comme lieu de forces, d'impulsions, d'élan, de désirs qui poussent à dire, à extérioriser, à agir, à manifester quelque chose, le lieu de ce que l'on peut appeler une « visée » (au sens très large, associée ou non à une intention, à une réflexion, des ajustements), ce qui pousse à faire, à dire, à faire voir, à signaler et à partager, à représenter, à référer et à réguler⁶. Cette dynamique participe sans doute de ce que Culioli appelle « geste mental ».

⁶ Cette caractérisation peut être mise en regard de la citation suivante de Benveniste 1966 : « Nous ne saisissons la pensée que déjà appropriée aux cadres de la langue. Hors de cela, il n'y a que volition obscure, impulsion se déchargeant en gestes, mimique. C'est dire que la question de savoir si la pensée peut se passer de la langue ou la tourner comme un obstacle, pour peu qu'on analyse avec rigueur les données en présence, apparaît dénuée de sens. »

1.3. Geste mental et activité sensori-motrice

À l'articulation du linguistique et de ce qui l'enveloppe s'inscrit au niveau 1 la notion de « geste mental » introduite par Culioli (cf. en particulier Culioli, 2018 : 62-64) pour définir (cf. *supra*) « l'assise à partir de laquelle nous pouvons rendre compte de phénomènes que nous rencontrons au cours de l'étude de l'activité de langage ». Il s'agit d'introduire « la relation entre d'un côté notre activité sensori-motrice et d'un autre côté nos gestes en vue d'une action ». L'assise en question peut donner à comprendre le niveau 1 comme l'interface entre l'activité de langage et d'autres types d'activités, le lieu où se mêlent le geste et la parole (pour reprendre le titre de l'ouvrage de Leroi-Gourhan 1964 maintes fois cité par Culioli) et qu'enveloppe cette notion de « geste mental »⁷. La notion de *geste* conduit à mettre en évidence le caractère dynamique du niveau 1 dont il a été question⁸.

Cette articulation peut être illustrée par la possibilité d'associer des gestes à certaines unités lexicales (que l'on peut « mimer » d'une certaine façon). En français, on peut par exemple associer un geste à l'adjectif *grand* (cercle et extension des bras vers le haut), *gros* (gonfler les joues), *petit* (pouce et index qui se rapprochent), etc.).

1.4. Le niveau 1 dans l'activité d'ajustement et de régulation

En amont du langage, comme à travers celui-ci, les rapports humains en général et entre interlocuteurs en particulier sont régis par tout un ensemble de processus (ajustement, adaptation, rapports de forces, conflits, coopération, conciliation, etc.) étudiés dans différents champs des sciences humaines (anthropologie, sociologie, psychologie, logique⁹, etc.). Certains des concepts forgés dans ces disciplines peuvent être mis en œuvre dans l'analyse de l'activité de langage qui peut être appréhendée comme une spécification de ces processus intégrables au niveau 1.

On peut par exemple mentionner le concept d'*affordance* introduit en psychologie cognitive et en ergonomie et repris dans le domaine des sciences du langage¹⁰. Ce terme renvoie à la façon dont la présentation d'un objet invite ou incite à un type d'utilisation, et par extension / spécification à la façon dont un texte écrit s'inscrit dans un espace intersubjectif où il peut être travaillé de manière à le mettre en phase avec son lecteur et en optimiser (d'une certaine façon) une compréhension et une appropriation.

⁷ Sur la notion de geste mental, cf. notamment Culioli 2018 et Ducard 2009.

⁸ On peut aussi évoquer la notion de « pensée musculaire » attribuée à Einstein pour cerner la façon dont lui sont venues certaines de ses idées fulgurantes, avant même qu'elles ne passent par le langage ou par une formalisation (cf. Klein 2016).

⁹ On peut notamment évoquer dans le domaine de la logique la description que propose Grize 2002 : 33-35 des représentations en jeu lorsqu'une personne parle à une autre.

¹⁰ Sur cette extension, cf. en particulier De Vogüé 2020.

2. Articulation entre niveau 1 et 2 et les chemins possibles.

Nous avons vu que représentation, référenciation et régulation peuvent être appréhendées au niveau 1 à l'articulation du langage comme activité et de ce qui en constitue l'assise en dehors du langage. Dans cette seconde partie, nous examinons de façon plus précise l'autre face du niveau 1 dans ses relations avec le niveau 2. qui concerne spécifiquement l'activité de langage. De ce point de vue, le niveau 1 n'est accessible qu'à travers les traces inscrites dans le matériau verbal (constitutif des langues dans leur diversité et la diversité de leurs emplois). Les relations entre les deux niveaux peuvent aller du « court-circuitage » aux méandres de l'expression qui se cherche dans un « vouloir dire » impliquant des allers et retours, des tâtonnements et des circulations, des « chemins bifurquants et déviés » qui donnent lieu en particulier à différents jeux de reformulation.

2.1. Le « court-circuitage » du niveau 1 au niveau 2

L'accès le plus immédiat au niveau 1 et à cette dynamique qui le caractérise est celui auquel correspond ce que l'on pourrait appeler un *court-circuit* entre les niveaux 1 et 2. Le cas extrême est celui du cri qui n'entre pas à proprement parler dans le domaine verbal, qui est au seuil extérieur du verbal. Le propre du cri est qu'il n'y a qu'un seul chemin possible, un chemin sans altérité, entre le sensori-moteur, l'émotion, la perception, les affects violents et sa manifestation à la limite du langage et du protolangage. C'est la trace qui touche au réel et sa sidération, ou son impossibilité à le capter, qui constitue une forme « d'indicible », ou d'inexprimable, c'est un télescopage entre les deux niveaux. C'est « ce qui se passe dans la tête de l'enfant puni » (Goldsmith 2004). Ce qu'il y a à dire n'arrive pas « à sortir », le passage du niveau 1 à 2 est un « étranglement », ce qui est à dire ne peut passer le cap du dire.

Dans le domaine verbal, ce court-circuitage, ce télescopage entre niveau 1 et niveau 2 relève du domaine de l'exclamatif (dont le cri est un degré extrême).

En fait, le domaine de l'exclamatif est hétérogène. Il va de la proximité du cri, constituant une vocalisation verbale ponctuant un accès d'indignation ou de colère, par exemple dans les jurons, ceux-ci pouvant être plus ou moins spontané ou plus ou moins élaboré, (voire joué ou surjoué avec de possibles effets rhétoriques), jusqu'à des expressions complexes telles que celles analysées par Culioli 2018 : 165-177 : *Non mais des fois ! J'allais me laisser faire, peut-être ! Et comment ! Un peu !* etc.¹¹ D'une certaine façon, ces expressions nous échappent (sans pour autant se soustraire à une possible analyse linguistique) ; mais, d'une autre façon nous échappe par ailleurs aussi couramment ce que nous cherchons à dire à travers ce que nous disons et qui donne lieu aux activités de reformulations que nous abordons maintenant.

¹¹ On peut évoquer l'expression *Non mais j'y crois pas !* qui marque la confrontation de l'ordre du croire à l'ordre du réel tel qu'il s'impose (cf. Franckel 2014 : 31-50). Parmi les nombreux travaux sur l'exclamation cf. notamment Vladimirska 2013 : 199-210.

2.2. *Vouloir dire* et multiplicité des chemins possibles entre les niveaux 1 et 2

2.2.1. Les chréodes

Il existe une multiplicité de chemins possibles entre les niveaux 1 et 2, multiplicité qui correspond à la notion de *chréode*¹² mise en avant par Culioli, un réseau de chemins possibles qui à un certain stade, dans une certaine configuration deviennent nécessaires. Des chemins multiples qui permettent des avancées, mais aussi des retours et des détours (des « tours et détours » pour reprendre le sous-titre de Culioli, 2018). Culioli (dans Culioli & Normand *ibid.* : 112) présente les *chréodes* comme chemins stabilisés parmi les chemins possibles :

« Chacun d'entre nous, nous frayons des chemins au niveau mental : c'est un câblage, par certains côtés, mais pas au sens de n'importe quoi : il y aura nécessairement quelque chose, ce quelque chose ne sera pas n'importe quoi, mais en même temps, il n'est pas prévisible ».

Citons encore Culioli, *ibid.* : 78 :

« Le problème de la diversité des langues rapportées au langage c'est justement ce que j'appelle le contingent, les chréodes, chemins nécessaires mais en même temps contingents. C'est qu'on a du spécifique, du singulier, mais en même temps le singulier est compatible avec d'autres singularités sans que ça aboutisse à une sorte de socle fixe autre que ce que j'appelle invariant, c.à.d. que ce n'est pas du n'importe quoi. Le non quelconque c'est une forme... c'est très difficile à dire : c'est à la fois du non quelconque de langue à langue, en même temps il faut bien que quelque part on ait quelque chose de « quelconque » pour que cela puisse être compatible dans une certaine mesure, avec des compatibilités souvent très faibles - la traduction pour quiconque a l'expérience de la traduction nous le montre régulièrement - mais en même temps ce non quelconque n'est pas n'importe quoi, c'est à dire qu'il y a des contraintes »

C'est dans cette multiplicité des chemins possibles que s'inscrit la diversité des langues, l'organisation de chaque langue étant à la fois nécessaire et contingente.

2.2.2 *Vouloir*

Le verbe *vouloir* traverse cette multiplicité des chemins possibles entre les

¹² Terme introduit par le biologiste C.H. Waddington

niveaux 1 et 2. *Vouloir* participe du mouvement général, de l'élan téléonomique qui traverse le niveau 1 et dont relève le « geste mental ». Du point de vue de l'activité de langage, donc dans les relations du niveau 1 au niveau 2, cet élan se spécifie en termes de *vouloir dire*. *Vouloir dire*¹³ s'inscrit dans cette multiplicité des chemins (ponctués de va et vient, de « tours et détours ») possibles, à la fois nécessaires et contingents, qui vont du non visible au visible (d'une certaine façon), de l'inaccessible à ce qui donne accès (d'une certaine façon), de l'invisible à ce qui donne à voir, de l'indicible au dit (d'une certaine façon).

2.2.3. L'assertion

Vouloir dire peut-être court-circuité dans le cas précédemment évoqué des exclamatives dont certaines, proches du cri, marquent un télescopage entre niveau 1 et 2 ; à l'autre extrême, *vouloir dire* peut être résorbé dans le dire, dans le cas de la pure *assertion* dont cette résorption peut être une définition : *j'ai dit ce que j'avais à dire, en disant ce que je dis, je dis ce que j'ai à dire* (éventuellement ponctué de : *c'est tout* ou *point final* qui signe cette résorption). Et plus je suis en accord avec ce que je dis des faits et plus ce que je dis est en accord avec les faits (les faits n'étant pas indépendants de ce que j'en dis). Plus mon dire est adéquat (conforme, correspond) à mon vouloir dire, plus mon dire est adéquat à l'état de choses qu'il dit. L'assertion participe de la dynamique et de l'élan propres au niveau 1 en prenant la forme d'un *engagement*. Pour Culioli 1990 :127 « pour asserter, il faut être à même de s'engager, de se représenter les chemins possibles, décider de choisir » ; et pour Culioli 2018 : 130 encore [...l'assertion met en jeu] « l'engagement du sujet énonciateur qui, par delà son activité de locuteur tient à dire (rendre accessible à autrui) ce qu'il sait / pense / croit être le descripteur adéquat [de ce qui est le cas] ».

Entre ces deux extrêmes, de l'exclamative à l'assertion, se situent toute une série de parcours dans les « chemins » possibles, ou plutôt les cheminements dans lesquels s'inscrivent les tentatives de résorption du vouloir dire dans le dire, avec l'expression (à travers divers et nombreux marqueurs) de degrés variables de réussite ou d'échec, ou de reprises modulées qui correspondent à l'activité de *reformulation*.

2.3. La reformulation

L'activité de reformulation est centrale dans l'activité de langage, quelle que soit la langue en jeu. Elle est une figure du vouloir dire qui s'inscrit dans les réseaux à la fois possibles et contraints entre niveau 1 et 2. Elle est une constante de l'activité de langage, fait partie des « universaux » du langage. Elle s'inscrit dans la téléonomie qui traverse le niveau 1 et dans l'entrelacs des chemins entre niveaux 1 et 2.

On peut partir de l'idée qu'une *reformulation* met en jeu des types d'altérité possibles entre deux séquences S_1 et S_2 (pouvant aller d'un énoncé à un simple mot) qui présentent le paradoxe apparent de dire « la même chose » ; mais ne disent cette « même chose » qu'en ne disant pas (ou pas exactement, ou pas du tout) « la même

¹³ Pour des développements sur *vouloir dire*, cf. Paillard 2009 et Franckel 2018

chose », en tout cas pas de la même façon. La clé de ce paradoxe tient à ce que *la même chose* désigne non pas ou pas seulement ce qui est dit, mais ce qui est à dire à travers ce qui est dit. En même temps que la séquence ou l'énoncé S_1 établit (donne à voir, donne à se représenter) un état de choses à travers ce que cet énoncé en dit effectivement, cet état de choses est constitué comme à dire, comme ce qui cherche à se dire à travers ce qui est dit. Les séquences S_1 et S_2 se présentent comme des formes possibles d'un même à dire, d'un même vouloir dire, qui s'inscrit entre niveau 1 et niveau 2 et se manifeste à travers ces formes. Or ce qui est dit et ce qui est à dire de l'état de choses dont il s'agit ne coïncident pas nécessairement (si ce n'est, comme nous l'avons vu, dans l'assertion) et c'est dans cet écart entre dit et à dire que s'inscrit la reformulation constituée par S_2 . Cela signifie, point essentiel, que ce n'est pas S_1 qui est reformulé, c'est l'écart construit entre dit et à dire de S_1 qui est formulé en référence à ce que dit S_1 (à propos de ce dont il s'agit, donc ce qui est à dire).

Une reformulation met donc en jeu une pluralité de formes possibles pour un même à dire. En même temps, cet à dire n'a pas de statut indépendamment des formes particulières et singulières qui le rendent visible. C'est donc le même à dire (ce que l'on peut appeler de façon trompeuse la « même chose ») qui se dit sous des formes variables (« qui ne disent pas la même chose »).

Soulignons encore une fois que ce qui est à dire ne l'est qu'à travers ce qui est dit. Ce qui est dit ne correspond pas à la réalisation d'un vouloir dire préalable, mais d'un vouloir dire qui se trace à travers même ce qui est dit. Dire ou énoncer, c'est à la fois donner forme verbale à ce dont on parle, à ce dont il s'agit, et établir un écart entre ce qui est dit et ce qui est à dire à travers ce dit et cette façon dire (qui n'est qu'une façon de dire). Et cet écart peut se formuler : c'est ce que nous appelons *reformulation*.

On peut distinguer deux cas selon que la séquence S_2 est la reformulation d'une séquence S_1 qui est explicitée ou qui ne l'est pas. Dans le premier cas, la séquence S_2 consiste à reconstruire l'écart entre le dire et le à dire construit par S_1 , à inscrire le vouloir dire qu'établit le dire de S_1 dans un autre dire exprimé par une séquence S_2 effectivement produite (par exemple dans la séquence : S_1 , *en d'autres termes / autrement dit* S_2) ; dans le second cas, la séquence S_2 est produite *en l'absence de séquence* S_1 , avec un marqueur discursif qui l'inscrit dans une relation d'altérité à d'autres formulations *potentielles* et la constitue comme ce que nous appellerons une « reformulation intégrée », par laquelle S_2 est produite comme comme transitoire, comme faute de mieux, comme résorbant de façon non stabilisée ce qui est à dire (par exemple : *il est*, disons, *un peu bizarre* où *bizarre* est introduit avec *disons* comme adjectif sélectionné à défaut d'autres possibles). Faute de place, nous n'évoquerons ici que de ce deuxième cas qui correspond à ce que nous appellerons la « reformulation intégrée » qui marque un effort à dire.

Dans ce cas, la séquence S_2 se compose avec des marqueurs qui l'inscrivent dans une relation d'altérité à des séquences non produites, de l'ordre du possible et dont cette séquence peut être considérée comme une reformulation intégrée à sa propre formulation. D'où le terme de « reformulation intégrée » pour désigner une formulation qui intègre ses reformulations possibles ou potentielles sur le mode défini par le marqueur qui les introduit ; une formulation qui fait affleurer le vouloir dire qui la fonde et l'exprime. Ce type de formulation-reformulation n'est ni un retour ni une avancée énonciative, elle s'inscrit dans l'encours énonciatif, dans les cheminements entre niveaux 1 et 2 dont elle marque le cours des tâtonnements, des fluctuations, les étapes,

le parcours des chréodes, les stabilisations provisoires dont il est plus ou moins possible de se satisfaire. Les marqueurs qui ponctuent ces séquences marquent des degrés de résorption du *à dire* dans le dire de la séquence S_2 . Il existe toute une série de marqueurs mettant en scène des tentatives (plus ou moins réussies) de résorption en cours du *à dire* (ou du vouloir dire) dans le dire, d'un vouloir dire qui ne se résorbe pas entièrement dans une assertion, qui ponctuent cet « effort à dire », dans une tension pour dégager le visible de l'invisible. Ces marqueurs manifestent une propension à se transformer en « tics oratoires ».

Nous ne mentionnerons pour le français que les nombreuses locutions en *dire* : *J'allais dire, j'veux dire, comment dire, comment dirais-je, si l'on peut dire, pour ainsi dire, pour le dire vite, j'aurais envie de dire, disons disons ça comme ça* (la forme de l'impératif marquant une dimension intersubjective), etc. La forme *j'veux dire* par exemple peut être considérée comme reflétant cette quasi superposition entre un dire et sa reformulation ou sa tentative de reformulation dans l'instant. Cette « reformulation intégrée » peut correspondre à l'activité décrite comme la difficulté à « trouver ses mots » ou encore à ne pas se satisfaire de ceux qui viennent d'être produits dans l'encours énonciatif relativement à ce qu'il s'agit de dire et de faire comprendre.

Ces emplois marquent que le dire est un dire possible parmi plusieurs actualisations possibles du *à dire*. Dans la multiplicité des chemins possibles du *à dire* au *dit*, du niveau 1 au niveau 2, ces marqueurs marquent des *croisées de chemin*.

Conclusion

Le niveau 1 se situe à l'interface du langagier et du non-langagier, du linguistique et de l'extralinguistique. C'est le lieu où le langage est en prise avec l'ensemble des activités de tous ordres qui l'enveloppent et constituent l'assise à partir de laquelle se déploient les trois composantes de l'activité de langage mises en avant par Culioli : *représentation, référenciation, régulation* dont les formes verbales agencées dans la diversité des langues et des types de discours constituent les traces spécifiques qui se manifestent au niveau 2. Ces trois termes peuvent donc être appréhendés dans leur acception proprement linguistique mais aussi dans l'acception plus large qui permet de les ancrer dans l'ensemble des disciplines des sciences humaines. Certains des concepts développés dans le cadre de la théorie de Culioli (gestes mentaux, came, domaine notionnel, type et attracteur, etc.) peuvent se situer dans cette interface. Le niveau 1 est avant tout un niveau *dynamique*, un lieu d'élan, de mouvements, d'intentions, de sens. *Sens* relève précisément de cette interface : il s'inscrit d'une part dans le sens des mots et des textes et d'autre part dans l'acception plus générale de ce qui mène ailleurs, de ce qui va dans une certaine direction et dépasse le réel à la fois nécessaire et contingent, qui échappe et qui nous échappe, et peut se définir comme n'ayant pas d'ailleurs.

BIBLIOGRAPHIE

Benveniste E. « Catégories de pensée et catégories de langues », in **Problèmes de linguistique générale**, Gallimard, p. 64-74, 1958, 1966

- Bergounioux G. ed., « La parole intérieure », **Langue Française**, n°132, Larousse, 2001
- Bergounioux G. « L'endophasie dans la théorie des opérations énonciatives », in **Antoine Culioli, un homme dans le langage** (D. Ducard et C. Normand eds), Ophrys. p.101-116, 2006
- Culioli A. « La linguistique : de l'empirique au formel », in **Pour une linguistique de l'énonciation** T1. Paris : Ophrys, p. 21-23, 1990
- Culioli A. « Les modalités d'expression de la temporalité », In **Pour une linguistique de l'énonciation** T2. Paris : Ophrys, p.161, 1999
- Culioli A. « Heureusement », in **Pour une linguistique de l'énonciation** T4. Paris, Lambert-Lucas, p.128, 2018
- Culioli A., Normand C. **Onze rencontres sur le langage et les langues**. Paris : Ophrys, 2005
- Deleuze G. « Sur Foucault ; les formations historiques - Année universitaire 1985-1986. Cours 3 du 5 Novembre 1985- 4 Gilles Deleuze - Transcription : Annabelle Dufourcq (avec l'aide du College of Liberal Arts, Purdue University) 24 minutes 41 secondes, 1985
- De Vogüé S. « Construction d'une valeur référentielle : entités, qualités, figures », in **Travaux linguis-tiques du CERLICO**, Presses Universitaires de Rennes, 1999, La référence 2, pp.77-106. hal-02060097, 1999
- De Vogüé S. « La langue entre discours et cognition », in Audiffren M. et Chuquet J. (eds) **Langage, Cognition et Société**. Actes du colloque international d'octobre 2008 pour les 10 ans de la MSHS de Poitiers. Presses Universitaires de Rennes, p.169-196, 2011
- De Vogüé S. « L'énonciation comme travail de formulation », in L'actualité de la théorie d'Antoine Culioli, L'information grammaticale, 162, p.14, 2019
- De Vogüé S. « Ajustement, affordance : l'altérité comme clé pour la variation », Recherches Anglaises et Nord Americaines, Presses Universitaires de Strasbourg, 2020.,hal-03110099, 2020
- Ducard D. « Le graphe du geste mental dans la théorie énonciative d'A. Culioli », **Cahiers parisiens - Parisian Notebooks**, The University of Chicago Center in Paris 2009, The University of Chicago in Paris, Volume 5, pp.555-576. halsh, 2009
- Franckel J.-J. « Croire », in **Variations sémantiques et syntaxiques, Aspects d'une théorie de l'invariance**, R. Camus, S. de Vogüé, G. Mélis (eds), LINX, 70-71, p. 31-50, 2014
- Franckel J.-J. « Dire ». In **Dire et ses marqueurs**. *Langue Française* 186. p.87-102, 2015

Franckel J.-J. « Formes impératives de *dire* : *disons, dis, dites* et leurs variantes », in Rouanne L. & Anscombe J.-C. (eds) **Histoires de dire, petit glossaire des marqueurs formés sur le verbe dire**. Peter Lang. p.131-154, 2016

Franckel J.-J. « Vouloir dire », In **Hommage à Claudine Normand. LINX 73**. p.39-66, 2017

Franckel J.-J. « Je vois ce que tu veux dire », **Corela** [En ligne] 16-1 |2018, URL <http://journals.openedition.org/corela/5819>, 2018

Franckel J.-J. « Rien à voir », in **l'information grammaticale**, 162, p.34-40, 2019

Gaborieau P., Beaud L. « La question de l'origine du langage, ou l'arbre qui cache la forêt », in **Tétralogiques**, N°21, Existe-t-il un seuil de l'humain ? URL : <http://www.tetralogiques.fr/spip.php?article38>, 2016

Goldsmith G.-A. « La vérité du langage est dans l'enfant puni », *Le poing dans la bouche*, eds Verdier, 2004

Grize, J.-B. **Logique et langage**, Ophrys, 2002

Klein É. « Le pays qu'habitait Albert Einstein », Actes sud, 2016

André Leroi-Gourhan « Le Geste et la Parole », tome 1 : « Technique et Langage » ; tome 2 : « La mémoire et les rythmes », coll. « Sciences d'aujourd'hui », ed. Albin Michel, 1964

Paillard D. « Prise en charge, commitment ou scène énonciative », **Langue française** 162. p.109-128, 2009

Paillard D. **Grammaire discursive du français**, Peter Lang, p.23, 2021

Rosenthal V. **Quelqu'un à qui parler. Une histoire de la voix intérieure**, PUF, 2019

Vladimirska « L'exclamation et l'altérité intersubjective dans le dialogue oral en français et en russe Vladimirska (2013). L'exclamation et l'altérité intersubjective dans le dialogue oral en français et en russe », Presses Sorbonne Nouvelle, <http://www.openedition.org/6540>, 2013

Recebido em julho de 2022.
Aprovado em agosto de 2022.

Como citar este trabalho:

FRANCKEL, Jean-Jacques. À propos des niveaux de représentation de l'activité de langage. **Traços de Linguagem**, v. 5, n. 2, p. 99-113, 2021.
